

128. F. 182.

LA VIVANDIÈRE,

MIMO-DRAME MILITAIRE

EN UN ACTE,

PAR M. LUDWIG;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU
CIRQUE OLYMPIQUE, LE 24 MARS 1824.

~~~~~  
PRIX : UN FRANC.



PARIS,  
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,  
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,  
Boulevard Saint-Martin, N<sup>o</sup>. 18,  
ET BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

~~~~~  
1824.

132622-B

PERSONNAGES.

ACTEURS.

UN COLONEL	M. <i>Bailleste.</i>
JULIEN , jeune hussard	M. <i>Vautrin.</i>
ROBERT , vieux grenadier.	M. <i>Paul.</i>
CHARLOTTE , vivandière.	M ^{lle} . <i>Caroline.</i>
BERTHOLINSKI , garde - magasin , surnommé Ripainsel (*)	M. <i>Héret.</i>
Un Fourrier parlant.	M. <i>Aristide.</i>
Grenadiers et Hussards français.	
Un Officier de Pandours parlant.	
Soldats ennemis.	
Paysans , et Paysannes.	

La scène se passe en Bohême , sous le maréchal de Bellisle.

Le Théâtre représente , à gauche , une petite habitation ; à droite , l'entrée d'un bois ; au fond , des hauteurs , coupées par une rivière et un pont ; la neige couvre les arbres et la terre.

(*) . Ce rôle peut être baragouiné en allemand.

LA VIVANDIÈRE,

MIMO-DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIEN, ROBERT, BERTHOLINSKI, Grenadiers et Hussards.

(*Au lever du rideau, Robert, étendu au pied d'un arbre, dort la tête appuyée sur son hâvresac, il a une gourde au côté. Les Grenadiers et les Hussards sont occupés, les premiers, à faire la soupe auprès d'un grand feu, les autres à panser leurs chevaux, attachés à des arbres. Ce tableau offre une scène de bivouac. Quelques militaires sortent de la maison, portant des provisions, ils sont poussés par Bertholinski*).

BERTHOLINSKI.

Ah ! ça, voulez-vous bien me faire le plaisir de me laisser tranquille, vous avez votre compte de rations, allez les manger.

LE FOURRIER.

Belles rations, ma foi, elles ne nous donneront pas d'indigestions.

BERTHOLINSKI.

Vous vous en porterez mieux.

LE FOURRIER.

Dis donc, dis donc, garde-magasin de malheur, est-ce que tu veux encore vexer les amis ? ne dis rien, ou si non...

BERTHOLINSKI,

Pas de voies de fait, messieurs, ou je vous couche à l'instant..

LE FOURRIER.

Toi, malin ?

BERTHOLINSKI.

Oui, sur mon procès-verbal, et vous savez que le Colonel ne plaisante pas sur la discipline.

LE FOURRIER.

C'est vrai ! mais, le Colonel veut aussi que chaque soldat reçoive sa ration entière, et tu nous réduis souvent...

JULIEN.

A la d'mi-ration, n'est-ce pas, camarades ?

LE FOURRIER, à *Bertholinski*.

Ah! ça papa Bertholinski, ça ne peut pas se passer en conversation.

BERTHOLINSKI.

Voulez-vous bien, messieurs, m'appeler par mon nom patronimique; je me nomme Bertholinski, faudra-t-il vous le dire cent fois.

JULIEN.

Et si nous t'avons débaptisé, et puis tu n'es plus en Pologne ici.

BERTHOLINSKI.

Parbleu, je m'en aperçois bien.

JULIEN.

Tu es avec des Français.

BERTHOLINSKI.

Oui, oui, je suis garde-magasin provisoirement, c'est assez ma manière de voir à moi...

JULIEN.

Laissons ce cadet-là, venez, je veux vous faire boire la goutte.

LE FOURRIER.

Tu te ruines toujours en promesses. Nos gourdes sont vides; et Charlotte, la vivandière, est absente pour le quart-d'heure.

JULIEN.

Allons donc, je connais un camarade qui a fait ce matin une jolie provision de riquiqui, et qui vous fera bien l'amitié de nous offrir un petit verre.

LE FOURRIER.

Qui donc ça ?

JULIEN.

C'est Robert.

LE FOURRIER.

Mais il repose.

JULIEN.

Vous allez voir...

BERTHOLINSKI.

Qu'est-ce qu'il veut donc faire ?

JULIEN, *prenant la gourde.*

Silence... je la tiens. (*il boit et fait boire le Fourrier*).

BERTHOLINSKI.

Eh ! bien , il régale les camarades à bon marché.

JULIEN , *donnant la gourde aux soldats.*

A votre tour , mes amis.

LE FOURRIER.

Ah ! ça , mais Robert est un vieux renard , et s'il allait s'apetcevoir...

JULIEN.

Impossible.... J'ai une idée. (*Il va chercher une cruche d'eau et en remplit la gourde.*)

BERTHOLINSKI , *à part.*

Ce gaillard-là était né pour être garde-magasin.

JULIEN , *après avoir remis la gourde.*

Le diable m'emporte , je crois qu'il y gagnera..... je lui rends sa fiasque plus pleine que je ne l'avais prise.

BERTHOLINSKI.

Ah ça , mes amis , savez-vous que je vous admire ! comment pouvez-vous songer à rire , quand nous sommes ici dans une situation des plus critiques ? il n'y a pas à dire , nous sommes coupés de tous côtés par ces coquins de Pandours , et je ne sais pas trop comment le Colonel , qui commande depuis que le général a été tué , pourra rejoindre l'armée de notre général en chef.

JULIEN.

Rien de plus aisé , avec des bayonnettes , les français s'ouvrent un passage partout.

BERTHOLINSKI.

Tout cela est bel et bon ; mais moi je n'ai pas une place de garde-magasin pour me faire tuer. Je suis ici au contraire pour faire vivre les autres. Je voudrais savoir quand , comment , et par où nous sortirons de ce mauvais pas ?

JULIEN.

Eh ! que t'importe.

BERTHOLINSKI.

Je vous demande bien pardon , mais il m'importe beaucoup. Je tiens à la vie , moi , c'est ma manière de voir. Les goûts sont libres.

JULIEN.

Parbleu , le grand malheur quand M. Bertholinski se rencontrerait nez à nez , face à face , avec un boulet de canon.

BERTHOLINSKI.

Vous croyez rire. Eh ! bien , monsieur , ce serait un très-grand malheur. Pour moi d'abord et ensuite pour vous.

JULIEN.

Pour nous ?

BERTHOLINSKI.

Oui , pour vous ! Les gardes-magasins sont plus utiles que vous ne le pensez. Qui est-ce qui vous restaure la veille d'une bataille ? les gardes-magasins ! qui est-ce qui vous donne la force d'avoir du courage ? les gardes-magasins ! et par conséquent qui est-ce qui gagne la victoire ? les gardes-magasins ! d'où je conclus que sans subsistance , il n'y aurait pas de grands hommes , et qu'il n'y aurait de subsistances , sans gardes-magasins ! c'est donc aux gardes-magasins que la postérité est redevable des hauts faits qu'on admire dans l'histoire.

(*Robert fait un mouvement , il s'étend , se réveille*).

JULIEN.

Silence , voilà qu'il se réveille.

ROBERT , *se levant*.

Dieu me pardonne , je crois que je me suis endormi.

BERTHOLINSKI.

Ça me fait assez cet effet-là.

ROBERT.

Hum ! hum !... le brouillard m'a pris à la gorge.

JULIEN.

Eh ! bien , il faut chasser cela , l'ancien , en buvant la goutte.

BERTHOLINSKI , *à part*.

Est-il effronté.

ROBERT.

Il a raison , il n'y a rien de tel pour désenrhumer un individu.

BERTHOLINSKI , *à part*.

Oui , compte là-dessus et bois de.... (*Robert boit* .)

ROBERT , *se levant*.

Mille tonnerre , qu'est-ce que c'est que cette drogue-là ? c'est de l'eau ? (*S'avançant vers Bertholinski* .) Qui est-ce qui s'est avisé... (*Il regarde Julien*). Dieu me damne , je crois que tu ricannes , conscrit.

(7)

JULIEN.

Un conscrit comme moi fait la queue aux anciens.

ROBERT.

C'est donc à dire que c'est toi, blanc-bec?

JULIEN.

Blanc-bec?..

ROBERT.

Oui! blanc-bec!

JULIEN.

Nom d'une chabraque, je te prouverai, triste à patte, ce que c'est qu'un blanc-bec de mon acabie. (*Il met la main sur la poignée de son sabre*).

ROBERT, *même mouvement.*

Tu es bien heureux que nous soyons en présence de l'ennemi, sans ça, je t'aurais bientôt expédié un billet d'hôpital...

JULIEN, *à Robert.*

Toi?

ROBERT.

Oui, moi! (*ils imitent la lithographie de toi? oui moi!*)

BERTHOLINSKI.

Mes amis, calmez-vous.

ROBERT, *lui faisant faire un demi-tour.*

Allons, demi-tour.

JULIEN, *même jeu.*

Vite au galop.

BERTHOLINSKI.

Ces enragés-là ne veulent rien entendre.

JULIEN.

Viens, que je te montre comme s'aligne un conscrit.

ROBERT.

Je n'ai jamais refusé une partie; mais nous ne pouvons nous battre à présent... je t'ai dit que l'ennemi est là.

BERTHOLINSKI.

C'est raisonnable, au moins.

JULIEN.

Ah! tu espères qu'un boulet de canon pourrait me faire passer l'affaire en conversation; mais pas tant de raisons, viens, ou je te coupe la moustache.

ROBERT.

C'en est trop... marchons.

(Voir la *Lythographie* ; les autres soldats s'approchent pour être spectateurs du combat).

BERTHOLINSKI.

Songez au moins à la sévérité du Colonel pour les duels... songez... mais voici mademoiselle Charlotte, elle aura sans doute plus de pouvoir que moi !

JULIEN.

Charlotte ! elle m'a défendu de me battre, elle planterait là mon sentiment ; plus tard, je te retrouverai...

ROBERT.

Quand tu voudras, ce sera toujours trop tôt pour toi. Je m'en vas, car je suis d'une colère. (*Il sort*).
(*Ils remettent le sabre dans le fourreau*).

JULIEN.

Rengainons.

BERTHOLINSKI.

C'est ça, rengaignez votre compliment.

SCÈNE II.

Les Précédens, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

(*Elle conduit une petite charrette, attelée d'un très-petit cheval qui marche au pas*).

Bonjour ! bonjour, les autres, me v'là que j'arrive... allons, hu ! hu, coco ! (*Elle prend le cheval par la bride, les soldats qui s'empressent autour de Charlotte, poussent la charrette par derrière*). Ce pauvre Criquet, il n'en peut plus ; au fait, il doit être joliment fatigué. (*Le cheval se couche*). Dame, c'est qu'il a fait une jolie trotte, et la charge était conséquente.

JULIEN.

Et toi, ma pauvre Charlotte, tu dois être lasse et avoir bien froid.

CHARLOTTE.

Moi ! bath, te v'là, me v'là, nous v'là, j'y pense plus.

LE FOURRIER.

Il paraît que vous avez songé aux amis, et que vous leur apportez les munitions de rigueur.

BERTHOLINSKI.

Sont-ce des liquides ou des comestibles, mademoiselle Charlotte?

CHARLOTTE.

Oh ! mon dieu non , tu n'y es pas, Colas.

TOUS LES SOLDATS.

Ah ! Colas ! Colas !

BERTHOLINSKI.

Cette mademoiselle Charlotte a toujours le petit mot pour rire ; mais au reste , nous allons voir de quelle nature sont les provisions que vous apportez.

(*Bertholinski et les soldats font un mouvement pour s'approcher de la voiture*).

CHARLOTTE.

Je ne veux pas que personne s'approche de mon équipage. (*Tous les soldats s'éloignent ; Bertholinski seul, arrêté*). Tu m'entends.

BERTHOLINSKI.

Parfaitement bien , mademoiselle Charlotte.

CHARLOTTE.

Eh ! bien , rebrousse ton chemin.

(*Elle le fait pirouetter et revenir sur l'avant-scène*).

BERTHOLINSKI, *à part*.

C'est un ange , que cette petite femme-là.

JULIEN.

Ah ! ça , pourquoi donc cette consigne que tu nous donnes là ?

CHARLOTTE.

C'est parce que je veux avant tout , vous raconter l'aventure qui m'est arrivée , il n'y a pas une heure.

JULIEN.

Une aventure.

CHARLOTTE.

Oui , j'étais allée ce matin , comme de coutume , porter la goutte aux camarades des avant-postes , qui du reste , sont joliment serrés de près par ces damnés de pandours.

BERTHOLINSKI.

Je vous disais bien notre position...

LE FOURRIER.

Silence , tu n'as pas la parole.

La Vivandière.

A

CHARLOTTE.

Ma besogne faite, j'allais au village, pour renouveler mes provisions et engager les habitans à vous apporter des vivres, et ce n'est pas sans peine que je les ai décidé. Mais, avec de l'argent on vient à bout de tout, et dans une heure, ils seront ici. Je revenais au bivouac, lorsque j'aperçus, au bord de la route, un homme blessé et qui pouvait à peine marcher. Je m'approche et je reconnais le costume d'un pandour. Le pauvre diable, en voulant rejoindre l'ambulance, hier, à l'entrée de la nuit, s'était trompé de route. Il paraissait épuisé de fatigue et de besoin.

JULIEN.

Et tu l'as secouru ?

BERTHOLINSKI.

Ah ! bien, par exemple, un ennemi !

JULIEN.

Tu n'as donc pas entendu qu'elle a dit qu'il était blessé.

CHARLOTTE.

Je lui ai fait boire la goutte.

LE FOURRIER.

C'est le meilleur remède.

CHARLOTTE.

Et j'ai pansé sa blessure.

JULIEN.

Bonne Charlotte !

CHARLOTTE.

Mais à quoi cela lui servait-il ? il était hors d'état de continuer sa route, et, je vous l'avoue, je fus tentée de le mettre dans ma voiture.

JULIEN.

Il le fallait.

CHARLOTTE.

Je l'aurais bien voulu, mais Coco n'est pas solide sur ses jambes, et en le chargeant de ce fardeau, il fallait renoncer à vous apporter les provisions qui vous sont si nécessaires.

JULIEN.

Qu'importe, nous nous en serions passés, n'est-ce pas, camarades...

TOUS LES SOLDATS.

Oui ! oui ! sans doute.

BERTHOLINSKI.

Par exemple ! se passer de manger , pour sauver un ennemi.

JULIEN.

C'est un homme , dès qu'il n'a plus les armes à la main.

CHARLOTTE.

Oh ! mes amis , que de plaisir vous me faites ! eh ! bien , ce malheureux , venez m'aider à le descendre de ma voiture.

BERTHOLINSKI.

Comment , il est là.

(*Julien et quelques soldats tirent le blessé de la charrette*).

LE FOURRIER , *prenant la main de Charlotte avec émotion.*

Mademoiselle Charlotte , vous êtes une brave fille ! aussi vrai que je porte des moustaches...

CHARLOTTE.

Pardienne , il n'y a rien là que de très-naturel.

BERTHOLINSKI.

Dites-moi donc , il me vient une idée ; puisque nous avons fait ce pandour prisonnier , ne pourrions-nous pas le forcer à nous donner des reusesignemens sur le nombre et la situation de l'ennemi.

JULIEN.

Fi donc ! ce serait abuser de sa position , et lui sauver la vie aux dépens de son honneur , il la paierait trop cher.

JULIEN , *regardant le soldat hors de la charrette.*

Ah ! ça , qu'allons-nous faire de ce pauvre diable ?

CHARLOTTE.

Le porter chez Ripainsel.

BERTHOLINSKI.

Chez moi ! comment , d'un garde-magasin vous voulez faire à présent un garde-malade.

CHARLOTTE.

Il te fera société.

BERTHOLINSKI.

Belle société. D'ailleurs , je n'ai pas de lit pour lui.

CHARLOTTE.

Et le vôtre , donc ?

BERTHOLINSKI.

C'est ça ! je lui donnerai mon lit , et moi je coucherai....

CHARLOTTE.

Par terre, ou pas du tout, à ton goût. (*Pendant cette dispute des soldats et Julien ont transporté le blessé chez Bertholinski.*)

SCÈNE III.

Les Précédens, hors JULIEN.

BERTHOLINSKI.

Je n'entends pas ça.... et je m'oppose?.. Ils sont entrés!... Ah! je les forcerai bien à déguerpir.... (*Il va pour entrer chez lui, un soldat à la porte lui dit : On ne passe pas!*) Comment? je ne puis entrer chez moi? voilà qui est fort.

SCÈNE IV.

Les Précédens, JULIEN, Soldats.

JULIEN.

(*Sortant de la maison avec des soldats, chargés d'un pâté, de jambons, de bouteilles, pains, etc., etc.*)

Laissez passer, je lève la consigne.

BERTHOLINSKI.

Que vois-je!.... mon pain, mes jambons, mon gibier, et mon vin encore.

JULIEN.

C'est un supplément de ration que vous nous offrez, M. Ripainsel.

BERTHOLINSKI.

Je ne vous offre rien du tout, et si vous ne me rendez sur-le-champ mes vivres et mon vin....

CHARLOTTE.

Compte là-dessus.

BERTHOLINSKI.

Ça ne se passera pas comme ça, et je vais porter plainte au Colonel contre cette violation du droit des geus et des domiciles.

JULIEN.

Libre à toi. Mais le Colonel saura que tandis que nous avons à peine le nécessaire, M. Ripainsel se réserve, pour son usage particulier, des munitions de première qualité. Va maintenant.

BERTHOLINSKI, *à part.*

Il a raison. Ah! les coquins.

CHARLOTTE.

Crois-moi, prends ton parti, et reste avec nous; tu mangeras ta part des provisions. Je t'invite.

BERTHOLINSKI, *à part.*

Ah! les enragés.... C'est moi qui paie.... (*On verse à boire.*)

JULIEN.

Et c'est moi qui régale.

CHARLOTTE, *offrant un verre à Bertholinski.*

Allons, luron, avale-moi ça, c'est du chenu.

BERTHOLINSKI, *à part.*

Parbleu, je le sais bien.

JULIEN.

A la santé de Ripaincel.

TOUS.

A la santé de Ripaincel.

BERTHOLINSKI.

Ma santé... Ma santé.... Parbleu, vous l'avalez, ma santé.

CHARLOTTE.

Allons, ne grogne donc pas, et nous, mes enfans, réjouissons-nous, bientôt l'ennemi nous donnera du fil à retordre.

JULIEN.

Qu'est-ce que ça fait, tu seras là, Charlotte.

CHARLOTTE.

Est-ce que je quitte jamais les amis un jour de bataille.

Air : Halte là.

Des vieux enfans d'la victoire,
Qu'est-c' qui suivit les travaux ?
Qu'est-c' qui resta comm' la gloire,
Fidèle sous leurs drapeaux ?
Enfin, tapdis qu'à la ronde,
Vous combattiez en courant,
Qu'est-c' qui fit le tour du monde,
En suivant le régiment ?

La voilà,

Dans c'temps-là,
Charlotte était toujours là.

Deuxième Couplet.

Quand v'nait le jour d'un' bataille,
Qu'est-c' qui savait sans facon,
Verser, sous l'feu d'la mitraille,

L'petit verre à nos lurons ?
Quand une balle ennemie,
D'un brave arrêtaït les pas,
Pour lui conserver la vie,
Qu'est-c' qui bravait le trépas ?
La voilà,
Ces jours-là,
Charlotte était toujours là.

BERTHOLINSKI, *à part.*

C'est ça, chantez ! chantez ! l'ennemi vous donnera bientôt l'accompagnement.

(*Les soldats répètent le refrain en dansant*).

UN SOLDAT, *dans le fond.*

Le Colonel ! (*Tous les soldats forment la haie*).

SCÈNE V.

Les Précédens, LE COLONEL, Officiers.

LE COLONEL.

Bonjour, mes amis, bonjour !... (*à Bertholinski*). M. le garde-magasin, ces braves gens ont-ils reçu leur distribution.

BERTHOLINSKI.

Oui, M. le Colonel, ils ont rempli leur estomac ; mais les magasins sont vides, et si vous ne me procurez pas d'autres provisions....

LE COLONEL.

L'ennemi se chargera de nous les fournir.

CHARLOTTE.

Comme ils n'y sont peut-être pas disposés, j'y ai pourvu, mon Colonel, et bientôt les habitans du village qui borde le lac, apporteront de quoi nous approvisionner, eh ! parbleu, les voilà.

(*Le Colonel prend la main de Charlotte avec une expression de reconnaissance*).

B A L L E T.

(*Les paysans traversent le lac avec des traîneaux, ils entrent apportant des provisions*).

JULIEN, *au Colonel.*

Mon Colonel, en attendant que nous donnions le bal aux ennemis, si l'on faisait danser ces jeunes filles.

LE COLONEL.

J'y consens volontiers.

(*Charlotte engage les paysans à danser*).

BALLE T.

(Une Ordonnance apporte une lettre au Colonel , il la lit et retient ses mouvemens ; il entre chez Bertholinski pour écrire. Le ballet continue , un patineur arrive , après plusieurs tours , il quitte ses patins et danse , le ballet continue).

SCÈNE VI.

LE COLONEL, *il fait signe aux paysans de cesser la danse.*

Mes amis, je n'oublierai pas l'attachement que vous portez aux Français... vous pouvez compter sur leur amitié et sur ma reconnaissance. (*Les paysans s'éloignent*). (*aux soldats*). Soldats, notre position devient de plus en plus dangereuse, vous en prévenir, c'est je le sais, doubler votre courage.

LE FOURRIER.

Ordonnez l'attaque, mon Colonel, nous sommes là.
(*Mouvement des Soldats*).

LES SOLDATS.

Marchons !

LE COLONEL.

Il n'est pas temps encore... coupés du reste de l'armée; nous sommes entourés d'ennemis cent fois plus nombreux que nous; les attaquer serait une imprudence. J'ai résolu de faire prévenir le général en chef du péril qui nous menace.... de cette démarche dépend notre salut commun... mais il faut traverser les lignes ennemies, s'exposer à des dangers sans nombre. Voici ma dépêche, quel est le brave qui se chargera de la porter ? (*personne ne bouge*). Que signifie ce silence ? soldats ! pour la première fois, connaîtriez-vous la crainte ?

JULIEN, *s'avancant.*

Mon Colonel, vous n'avez demandé qu'un brave, choisissez.
(*Tous les soldats, imitant le mouvement de Julien, font un pas en avant*).

LE COLONEL.

Ah ! pardon, mes amis, si j'ai pu douter un instant de votre courage. Je le vois, ce que je regardais comme un devoir devient pour vous une faveur... mais qui choisirai-je ?.. Julien, approchez.. vous vous êtes distingué hier... je vous dois la récompense de votre belle conduite, chargez-vous de cette honorable mission. (*Il lui remet la dépêche*).

LE FOURRIER, *à part en frottant sa moustache.*

Est-il heureux !

CHARLOTTE, *à part.*

Bien choisi !

JULIEN, *avec émotion.*

Ah ! mon Colonel...

LE COLONEL, *prenant la main de Julien.*

Bien ! très-bien ! mon ami, mais songez que de votre sang-froid, de votre prudence, dépend le salut de vos camarades ; ne perdez pas un instant de vue toute l'importance de la mission que je vous confie, partez, la gloire (*regardant Charlotte*). et l'amour vous attendent au retour.

CHARLOTTE.

Oui ! après cette belle action, je l'en aimerai davantage ; il reviendra, j'en suis sûre, les balles respectent les braves.

BERTHOLINSKI.

C'est donc ça, que je n'ai jamais été blessé.

LE COLONEL.

Afin de traverser plus aisément les lignes ennemies, il faut, Julien, quitter votre uniforme et prendre un déguisement.

JULIEN.

Sans doute, mon Colonel, cela vaudrait mieux ; mais où trouver ici un habit qui n'inspire pas de crainte à l'ennemi.. ah ! parbleu, M. Rip.. M. Bertholinski me fera bien le plaisir de me prêter le sien.

BERTHOLINSKI.

Moi !.. eh ! bien, par exemple... je n'en ai pas d'autre.

CHARLOTTE.

Vous prendrez celui de Julien, vous aurez l'air d'un homme de cœur.

BERTHOLINSKI.

Je serai déguisé aussi, n'est-ce pas ?

LE COLONEL.

C'est convenu, M. le garde-magasin.

JULIEN.

Viens. (*Il entre avec Bertholinski dans la maison*).

SCÈNE VII.

Les Précédens, hors JULIEN et BERTHOLINSKI.

LE COLONEL.

(*Aux soldats*). Nous, mes amis, allons pousser une re-

connaissance , prenez vos armes. (*Les soldats rompent les fusceaux, les cavaliers montent à cheval*). Charlotte, suivez-nous , nous nous battons peut-être, et ces braves gens auront besoin de vos secours.

CHARLOTTE.

Cela suffit , mon Colonel.

(*Pendant ce temps , les troupes se sont mises en rang et défilent*).

CHARLOTTE.

J'aurais pourtant bien voulu embrasser Julien , avant de partir, ah ! si je trouve le moyen de m'échapper. (*Elle sort*).

SCÈNE VIII.

JULIEN, BERTHOLINSKI, *ils sortent de la maison, et ont fait l'échange de leurs habits.*

BERTHOLINSKI.

C'est ridicule , c'est ridicule , cet habit ne me va pas du tout ; je vous demande de quoi j'ai l'air comme ça ? ah ! ça , mais dites donc , dites donc , M. Julien , si vous vous faites tuer , renvoyez-moi mon habit ; moi , je n'exposerai pas le vôtre , vous pouvez être tranquille.

JULIEN.

Je le sais bien ; allons, en route , adieu, mon ancien. (*il va pour sortir*).

SCÈNE IX.

Les Précédens , ROBERT.

ROBERT, *se mettant devant Julien.*

Me voilà.

JULIEN.

Que me veux-tu ?

ROBERT.

Parbleu , tu le sais bien. (*il va pour ôter son habit.*)

JULIEN.

Comment , tu songes encore à te battre en ce moment ?

BERTHOLINSKI.

Se battre.

ROBERT.

Tous les momens sont bons , quand on a envie de s'aligner. Allons, en garde... eh ! bien, blanc-bec, tu-recules à présent.

La Vivandière.

JULIEN, *jette son habit, Bertholinski le ramasse et l'épouse.*

Je vais te le montrer.

BERTHOLINSKI.

Comment M. Julien... vous ne songez pas à....

JULIEN.

Allons, tais-toi, et si tu ajoutes un seul mot, je te coupe les oreilles.

BERTHOLINSKI.

Un instant, je n'entends pas de cette oreille-là.

JULIEN.

Tu m'as compris? si tu dis ce que tu as vu à qui que ce soit...

BERTHOLINSKI.

Je me tais.

JULIEN.

Quelqu'un pourrait venir nous surprendre, plaçons-nous derrière cette haie.

ROBERT.

Allons. (*Ils sortent tous deux.*)

BERTHOLINSKI.

Qu'ils s'arrangent; au fait, ça ne me regarde pas, qu'on se batte, qu'on se déchire, je m'en lave les mains.

SCÈNE X.

CHARLOTTE, BERTHOLINSKI.

CHARLOTTE, *accourant.*

Où est Julien? est-il parti?

BERTHOLINSKI.

Belle question.

CHARLOTTE.

Mais enfin, Julien est-il parti? c'est du oui ou du non.

BERTHOLINSKI.

Eh! bien, c'est justement ça, oui ou non.

CHARLOTTE.

Ah! te moquerais-tu de moi, iroquois, je vais tout à l'heure t'allonger un bon... (*elle fait le geste.*)

BERTHOLINSKI.

Au porteur... c'est pas la peine.

CHARLOTTE, *entendant le bruit des sabres.*

On se bat, c'est Julien.

BERTHOLINSKI.

Je vous prends à témoin que ce n'est pas moi qui vous l'ai dit.

CHARLOTTE. (*elle court du côté où Robert et Julien se battent. Ceux-ci reviennent, Robert soutient Julien qui a été blessé.*)

SCÈNE XI.

Les Précédens, JULIEN, ROBERT.

BERTHOLINSKI.

Mes oreilles n'ont rien à craindre, ce n'est pas moi qui l'ai dit.

CHARLOTTE.

Comment, Robert, c'est vous ! vous, un ancien, qui l'avez mis en cet état.

BERTHOLINSKI, *à part.*

Il paraît que l'ancien n'y va pas de main-morte.

JULIEN, *à Charlotte.*

Oh ! ne l'accuse pas, il m'a ménagé.

BERTHOLINSKI, *à part.*

Quel ménagement.

JULIEN.

Il pouvait me tuer, et il a épargné mes jours.

ROBERT.

N'importe, je ne devais pas me battre avec toi.

CHARLOTTE.

Se battre en ce moment !... et ta dépêche, Julien, tu ne peux plus la porter ?

ROBERT.

Sa dépêche !...

CHARLOTTE.

Ah ! malheureux, qu'as-tu fait ? (*Bertholinski explique bas et en peu de mots ce qu'est la dépêche.*)

JULIEN, *à part.*

Oui, je suis un malheureux ! je ne suis pas digne de l'honorable mission qu'on m'avait confiée. Pour satisfaire un faux point d'honneur, je me suis oublié, j'ai compromis la sûreté, le salut de mes camarades... Mais, non ! non ! il ne sera pas dit que mon imprudence aura causé tant de maux... Mes

amis, conduisez-moi vers le Colonel , je vais , à l'instant même , lui avouer ma faute.

ROBERT.

Non , il te ferait fusiller.

BERTHOLINSKI , *à part.*

Provisoirement , oh ! ça , c'est certain.

JULIEN.

Je le sais ; mais un autre sera chargé de la dépêche , et mes camarades seront sauvés.

BERTHOLINSKI , *à part.*

Diable , se faire fusiller !...

ROBERT.

Mauvais moyen ; il y a un expédient plus sûr , et qui doit nous sauver tous.

JULIEN.

Lequel ?

CHARLOTTE.

Ah ! parlez , Robert.

ROBERT.

C'est de ne rien dire au Colonel , et qu'un autre porte la dépêche.

CHARLOTTE.

Oh ! assurément.

JULIEN.

Mais qui voudra se charger....

ROBERT.

Belle demande parbleu?... C'est moi!

JULIEN.

Toi!

CHARLOTTE.

Vous!

BERTHOLINSKI.

Lui!

ROBERT.

Sans doute , j'ai fait le mal , il faut bien le réparer. Mais il n'y a pas un instant à perdre ; donne-moi ta dépêche et ton déguisement.

BERTHOLINSKI.

Allons , voilà ma redingotte qui va encore courir les champs.

CHARLOTTE , *prenant la main à Robert.*

Ah ! Robert , tant de générosité....

JULIEN , *serrant l'autre main.*

Mon ami.

CHARLOTTE , *entendant le tambour.*

Quel est ce bruit ?

BERTHOLINSKI.

C'est le Colonel qui revient avec ses troupes.

ROBERT.

Maudit contre-temps.... Mais n'importe , il ne s'arrêtera pas longtemps , et je partirai ensuite.

CHARLOTTE.

Vite , Julien , entre dans la maison , qu'on ne puisse t'apercevoir.

BERTHOLINSKI.

Si cela continue , ma maison deviendra bientôt un hôpital.
(*Julien entre dans la maison , soutenu par Charlotte.*)

SCÈNE XII.

Les Précédens , LE COLONEL , Officiers , Soldats.

LE COLONEL , *aux Officiers.*

Messieurs , j'ai fait replier les avant-postes dans la position que nous occupions , nous n'aurions pu résister aux forces imposantes de l'ennemi. Nous allons nous retrancher derrière les ravins qui bordent cette partie du bois , et nous pourrons nous y défendre , en attendant l'arrivée du renfort que j'ai fait demander au général en chef. (*apercevant Charlotte.*) Julien est-il parti ?

BERTHOLINSKI.

Oui , mon Colonel.

LE COLONEL.

C'est bien , puisse-t-il réussir. Le succès de sa démarche devient plus important que jamais. (*Aux officiers.*) Si l'ennemi vient nous attaquer , c'est par là qu'il débouchera , c'est donc ici qu'il faut placer la première sentinelle. Mais pour remplir ce poste d'honneur , il faut un homme aussi intrépide que prudent.... Robert , c'est vous que je désigne. (*Robert sort du rang , on le met en faction.*)

CHARLOTTE , *à part.*

Et la dépêche.... et Julien.

LE COLONEL.

Maintenant, allons occuper notre nouvelle position. (*Mouvement de sortie.*)

BERTHOLINSKI.

Pardon, M. le Colonel.... mais il me semble que vous oubliez les magasins.

LE COLONEL.

Nous n'avons pas le temps de les enlever.

BERTHOLINSKI.

Ils resteront.... voilà pour le matériel ; mais qu'ordonnez-vous pour le personnel?... Le garde-magasin....

LE COLONEL.

Ne quittera pas son poste.

BERTHOLINSKI.

Mais si l'ennemi vient en force.

LE COLONEL.

Vous avez raison, il ne faut pas qu'il ait rien à nous. Il vous reste un baril de poudre, vous y mettez le feu.

BERTHOLINSKI.

Le feu ! le feu !... mais j'aurai l'honneur de vous faire observer qu'en faisant sauter les vivres, le garde-magasin....

LE COLONEL.

Pourrait bien aussi sauter.

BERTHOLINSKI.

Pardon ; chacun a sa manière de voir ; mais il me semble que le moyen....

LE COLONEL.

Vous m'avez entendu !... obéissez, et songez que si les magasins tombent au pouvoir des pandours, je vous ferai fusiller sur l'heure. (*Aux troupes.*) Partons.... Si l'ennemi nous attaque, nous sommes Français ! nous nous défendrons, tant qu'on a des cartouches et des bayonnettes, on ne pose pas les armes. (*Ils partent.*)

SCÈNE XIII.

ROBERT, CHARLOTTE, BERTHOLINSKI, ensuite
JULIEN.

BERTHOLINSKI, à part.

Vous avez un baril de poudre, vous y mettez le feu.... c'est bien aisé à dire.... avec tout cela, il ne me reste que

deux partis à prendre , de sauter ou me faire fusiller.. à mon choix.... jolie perspective!...

JULIEN , *sortant de la maison avec précaution.*

Ils sont partis.... Ai-je bien compris le Colonel. (*A Robert.*) Robert , tu es en sentinelle perdue ?

ROBERT.

Hélas ! oui et je ne puis plus....

JULIEN.

Quitter ton poste , ça va sans dire.

CHARLOTTE.

Comment faire à présent.

JULIEN.

Il n'y a point à hésiter. Le salut de nos camarades et de notre drapeau dépend de moi. Il faut que je parte, et dussai-je me trainer sur les mains, je parviendrai jusqu'au Maréchal... adieu, mes amis, si je ne réussis pas, vous ne me reverrez plus. (*Il fait quelques pas et tombe*).

CHARLOTTE.

Julien , tes forces trahissent ton courage.

JULIEN.

Il est vrai, je ne le sens que trop , je ne pourrai jamais.. je n'ai plus qu'à mourir.

CHARLOTTE.

Mourir! non! rassurez-vous, mes amis, tout peut se réparer, je conçois un projet... que la dépêche soit portée et nous sommes sauvés, n'est-ce pas? Eh! bien, c'est Robert qui la portera.

ROBERT.

Moi ! j'abandonnerais mon poste.

JULIEN.

Je ne souffrirai pas qu'ils trahisse pour moi ses devoirs.

CHARLOTTE.

J'ai tout prévu , un autre prendra ici sa place.

BERTHOLINSKI , *à part.*

A coup sûr ce ne sera pas moi. J'ai mon poste d'ailleurs.

ROBERT.

Un autre ; mais tous nos camarades sont avec le Colonel.

CHARLOTTE.

Je connais quelqu'un qui se fera un plaisir de se mettre en faction pour vous, et qui se fera plutôt tuer que de la quitter.

ROBERT.

Comment, quel est ce quelqu'un-là ?

CHARLOTTE.

Moi.

ROBERT.

Vous, Charlotte ?

JULIEN.

Quoi, tu voudrais...

CHARLOTTE.

Seconder Robert pour te conserver l'honneur et la vie. (à Robert.) Maintenant, c'est à vous de voir si vous voulez consentir.

ROBERT.

Si je le veux... c'est tout vu, morbleu, je puis me fier à vous, Charlotte; je sais que pour le courage, vous valez un grenadier français.

CHARLOTTE.

Pardienne, je suis fille d'une vieille moustache, je suis née le jour d'une bataille et je n'ai jamais quitté le régiment... mais ne jasons pas tant et en action... vous avez la dépêche? (prenant l'habit et le chapeau de Bertholinski.) Vite, endossez cet habit et en route. (Robert ôte sa capotte et met celle de Bertholini.)

BERTHOLINSKI, à part.

Allons, il est décidé que ma redingotte y passera.

CHARLOTTE.

Et moi, voici mon uniforme. (Elle prend la capotte de Robert et la met par dessus sa robe, passe le baudrier du sabre et de la giberne, met le bonnet à poil, etc.)

JULIEN.

Ah! mes amis, que ne vous devrai-je pas! mais toi, Robert, si tu allais être surpris et que la mort...

ROBERT.

Laisse donc, entre camarades, si ce qu'il ne faut pas s'obliger, c'est à charge de revanche.

BERTHOLINSKI, *à part.*

Diable ! s'il se fait tuer, il n'y a pas de revanche à cette partie-là.

CHARLOTTE.

Allons, c'est bon, il ne s'agit pas de ça pour le quart-d'heure, le temps presse, séparons-nous. (*À Robert.*) Vous, Robert, partez. (*À Julien.*) Toi, entre dans la maison.

JULIEN.

Comment, je ne...

CHARLOTTE..

Rien. On pourrait te voir et tu serais perdu; M. Bertholinski, veillez à ce qu'il ne puisse sortir, et s'il le faut, enfermez-le à clef.

BERTHOLINSKI.

Soyez tranquille, j'y tiendrai la main. (*Il fait signe de tourner une clef.*)

(*Julien et Robert s'embrassent, Charlotte les sépare, Robert sort par le fond, Julien et Bertholinski entrent dans la maison, poussés par Charlotte. Pendant cette scène, plusieurs soldats ennemis se sont montrés sur la hauteur du fond; ils ont fait signe à leurs camarades, et après s'être cachés pour éviter d'être aperçus par Robert, ils reviennent doucement pour surprendre Charlotte. D'autres filent du côté où s'est retiré le Colonel.*)

SCÈNE XIV.

CHARLOTTE, seule, *Ennemis*, ensuite JULIEN et les Français.

Allons, tout ça peut s'arranger. Robert est prudent, adroit, il réussira. Cependant s'il allait tomber entre les mains de l'ennemi, l'armée serait perdue, Julien fusillé... ce pauvre Julien... Ah bah! pourquoi s'alarmer... il y a quelqu'un là haut qui veille sur les braves... Allons, allons, songeons à ma faction. L'oreille au guet. (*Les pandours qui s'approchaient, s'arrêtent. Elle écoute.*) Je n'entends rien, et je doute encore que les ennemis osent se frotter à nous... ils savent de quoi il retourne avec les français. Pour nos grenadiers, vaincre est une habitude qu'ils ne perdront pas de longtemps... (*elle examine le fusil.*) Et toi, l'ancien, n'es-tu pas rouillé depuis hier. C'est que si les gros bonnets arrivent, il ne sagit pas de me manquer de

La Vivandière.

parole. (*Elle regarde l'amorce, s'assure que le fusil est chargé, fait aller le ressort de la gachette.*) Allons, allons, tu peux continuer ton service. (*Elle met l'arme au bras et fait différens mouvemens d'exercice, se retourne et aperçoit les ennemis.*) Grand dieu ! (*Elle veut tirer son fusil, un pandour le lui arrache, d'autres se jettent sur elle, elle essaye de résister, c'est en vain. Un autre lui ferme la bouche avec la main, tandis qu'un troisième fait sauter son bonnet à poil et la prend par les cheveux. On reconnaît son sexe.*)

TOUS.

Une femme !

(*Charlotte, profitant du moment d'étonnement des pandours, s'empare du fusil, fait feu, et cherche à se frayer un passage, on l'arrête.*)

JULIEN, se trainant avec peine, un sabre et un pistolet dans les mains.

Lâches ! arrêtez ! (*En même temps il tire et abat le soldat qui allait tuer Charlotte, qui s'échappe et se jette vers lui. (Voir la Lithographie du soldat défendant un blessé.) Les Français accourent. On bat la générale. Julien, pressé par les Pandours, rentre. Le Colonel arrive à la tête de quelques soldats, poursuivant les ennemis. Charlotte s'arme de nouveau, elle rejoint le Colonel, et combat à ses cotés.*)

L'OFFICIER ENNEMI.

C'est trop résister, rendez-vous.

LE COLONEL.

Je sais me battre et non me rendre. (*Le combat recommence. Tableaux. Charlotte sauve la vie du Colonel ; prêt à périr. (Voir la Lithographie d'une femme défendant son mari, en Espagne). Avec deux pistolets elle poursuit les ennemis. On entend battre la charge dans le lointain.*)

LE COLONEL.

Julien arrive, nous rommes sauvés. (*La nuit vient.*)

SCÈNE XV.

Les Précédens, ROBERT, Français.

(*Robert paraît le premier sur le pont, conduisant une colonne. Les ennemis fuient, mettent bas les armes. Des torches sont portées par des soldats français.*)

LE COLONEL, à Robert.

Approche, brave Julien ! je rendrai compte au général en chef de ton dévouement, et de glorieuses récompenses seront le prix de ton courage. (*Robert, placé à la gauche du Colonel, salue militairement, en prenant soin de se cacher la figure avec la main, il se retire en arrière.*) Mais il me reste à acquitter la dette de la reconnaissance. (*à Charlotte.*) Robert !.. Je te dois la vie. Viens, mon vieux camarade, que je te presse sur mon cœur.... Que vois-je !... c'est vous, Charlotte ?... Que signifie....

CHARLOTTE.

Mon Colonel.

LE COLONEL.

Où est Robert ?... ce sont ses habits que vous portez... vous occupiez son poste.... il l'avait donc quitté ?

CHARLOTTE.

Ah ! ne l'accusez pas, mon Colonel, un devoir sacré...

LE COLONEL.

Il n'en est point pour un soldat de plus sacré que celui de l'honneur.... mais, qu'est-il devenu ? (*aux soldats.*) Qu'on cherche Robert. (*Pendant ce temps, Robert a quitté la redingotte.*)

ROBERT, la main au chapeau.

Présent, mon Colonel.

LE COLONEL.

Vous étiez en faction.... votre devoir était de mourir à votre poste, et vous l'avez abandonné....

ROBERT.

Il est vrai, mon Colonel.

LE COLONEL.

Rien ne vous excuse... Mais, je le vois, je m'abusais quand je vous croyais un brave... Vous venez de perdre mon estime et celle de vos camarades par cette infâme lâcheté.

ROBERT, avec force.

Une lâcheté ! moi ?... (*plus tranquillement*). Non, mon Colonel.

LE COLONEL.

Eh ! bien, s'il est vrai que vous puissiez justifier encore une pareille conduite, parlez, je veux bien vous écouter.

ROBERT.

Je ne le puis, mon Colonel.

LE COLONEL.

Songez-y bien, les lois militaires vous condamnent,

ROBERT.

Je le sais.

CHARLOTTE, à part.

Pauvre Robert.

LE COLONEL, prenant la main de Robert et l'amenant sur l'avant-scène.

Malheureux ! réponds si tu le peux, il en est temps encore. Je t'aimais, je t'estimais, si ta conduite est un secret confie-le moi ; je ne désire rien tant que de ne pas te croire coupable, et que tu n'aies pas souillé, par une action indigne de toi, trente ans d'une existence glorieuse et sans reproche.

ROBERT.

Je vous remercie, mon Colonel ; mais je n'ai rien à dire.

LE COLONEL.

Eh ! bien, c'est trop différer, que sa mort serve d'exemple aux lâches qui seraient tentés de l'imiter. (à un officier). Capitaine, faites exécuter mes ordres.

CHARLOTTE.

Ah ! mon Colonel, si vous saviez...

ROBERT, à Charlotte.

Silence !.. (aux soldats). Partons, mes amis.

(Fausse sortie).

SCÈNE XVI.

Les Précédens, JULIEN, ensuite BERTHOLINSKI.

JULIEN.

Arrêtez, mon Colonel, je viens vous livrer le coupable.

CHARLOTTE.

Grand Dieu !

LE COLONEL.

Que dites-vous, Julien, vous vous accusez, lorsque au contraire je n'ai que des éloges à vous donner.

JULIEN.

Je ne les mérite pas, mon Colonel, apprenez la vérité, j'ai

par une criminelle imprudence compromis le salut de l'armée ; blessé en me battant en duel , je n'ai pu exécuter vos ordres ; et c'est Robert qui vous a sauvé en portant la dépêche.

LE COLONEL.

Qu'entends-je ! au lieu d'un coupable j'en ai deux à punir.

CHARLOTTE , *se jettant aux genoux du Colonel.*

Grâce , grâce , mon Colonel.

TOUS LES SOLDATS.

Grâce ! grâce !

LE COLONEL.

Je vous entends , Charlotte... les punir serait vous frapper aussi et vous avez trop bien racheté leur faute pour que je ne doive pas l'oublier...

BERTHOLINSKI , *une mèche à la main.*

(*à part*). Tout est fini , je puis me montrer. (*haut*). Mon Colonel , en vous adressant mes félicitations , je viens recevoir les vôtres , une minute de plus , le garde-magasin et les vivres , les vivres et le garde-magasin , bst , tout ça sautait , vous le voyez , j'étais à mon poste.

LE COLONEL.

Mes amis , nous allons rejoindre le gros de l'armée ; c'est au milieu de tous nos frères d'armes que je veux faire connaître le dévouement et le courage de notre intrépide Vivandière ; c'est là que nous célébrerons son mariage avec Julien , et pour couronne nuptiale , nous lui en offrirons une de laurier.

TOUS.

Vive notre Vivandière !

TABLEAU GÉNÉRAL.

F I N.